

Paris, 18 septembre.

Nous sommes mariés. Nous revenons de l'église. Les adieux sont faits à tous nos amis, non sans quelque tristesse aussitôt couverte par la joie dont c'est la pleine marée dans mon cœur pour la première fois et à perte de vue. Avant de partir pour l'Italie, dans deux heures, j'écris sur ce cahier brun que je n'emporterai pas.

Jeanne, ma Jeanne, penchée, lit par-dessus mon épaule. Cela trouble mes souvenirs.

Il y avait beaucoup de monde à l'église. Les journaux nous avaient inscrits parmi les grands mariages de la semaine. L'Institut, l'armée, les gens de lettres ou de ministères étaient venus pour M. Charnot ; les hommes d'affaires, berruyens ou parisiens, pour mon oncle ; les plus heureux, les plus radieux après nous, ceux qui ne venaient là que pour Jeanne et pour moi, c'étaient le peintre ordinaire de mademoiselle Charnot, Sylvestre Lampron, qui a mis son joli dessin du Salon dans la corbeille de noces, M. Flamaran et Sidonie, Jupille, qui pleurait comme il y a trente ans, M. et madame Plumet, portant à tour de rôle leur fils en robe blanche.

Nous avons certes donné ; Jeanne et moi, bien des poignées de main, mais pas autant que M. Mouillard. Rasé, cravaté avec un soin extrême, il tournait dans la foule comme une toupie, tirant toujours après lui quelqu'un qui devait le présenter à quelque autre. " Il faut bien se créer des relations quand on arrive ! " disait-il.

Car il arrive, mon oncle Mouillard, il se fixe auprès de nous, quai Malaquais, dans un coquet appartement que Jeanne lui a choisi. Il le trouve délicieux, puisqu'elle l'a trouvé bien. Chez lui le vieil étudiant s'est réveillé tout à fait, et ne s